

GABRIEL REDON, CAPORAL "BYLOU"

Né le 18 avril 1922. Ancien des 109 du bataillon de choc.
Commandeur de la Légion d'honneur,
Commandeur de l'ordre national du Mérite,
neuf citations de guerre.

"Parfois, j'aimerais ne plus me rappeler"

Le 5 juin, en fin de matinée, je rejoins Gabriel Redon au téléphone. Je convins avec lui d'un rendez-vous. Il me laissa l'heure de mon choix : « Je ne fais rien de mes journées », dit-il.

Je sentis une certaine lassitude dans sa voix, mais il accepta de me parler du bataillon de choc auquel il avait appartenu.

À l'heure dite, j'appelai.

« Je suis né, dit Gabriel Redon, le 18 avril 1922. Je suis originaire d'Oranie, en Afrique du Nord. Pétain avait créé les Chantiers de jeunesse, qui remplaçaient l'armée. Puis, j'avais été versé dans les tirailleurs, ce qui signifiait vingt kilomètres par jour sous le soleil. Aussi ai-je été un des premiers engagés du bataillon de choc. Celui-ci n'était pas français mais anglo-américain.

Je n'avais pas vingt et un ans quand j'ai embarqué sur le *Casabianca* pour la Corse. Nous étions cent neuf hommes embarqués plus quatre-vingts membres d'équipage. J'ai un très mauvais souvenir de la traversée. Trente-trois heures de mer dans un mètre carré. J'étais malade. Il y avait des odeurs d'huile. Il faisait quarante degrés. Le 13 septembre 1943, nous sommes arrivés à Ajaccio. Avec quelques camarades, nous étions tellement épuisés que nous avons dormi sur un tas de

sable, sur le port, près du *Casabianca*. Le lendemain matin, une foule nous a réveillés. On nous a apporté des croissants, du café. Jamais je n'ai eu un tel petit déjeuner. C'était une fête !

J'ai eu un accident. J'ai sauté sur une mine avec une moto que j'avais volée aux Allemands. J'ai été blessé et rapatrié à Alger, mais je me suis évadé de l'hôpital pour rejoindre le combat. En juin, j'ai fait le débarquement de l'île d'Elbe. J'ai de nouveau été grièvement blessé par une rafale de mitrailleuse dans la jambe.

– Vous n'avez pas eu de chance ! m'exclamai-je.

– Oui, j'en ai eu ! J'étais vivant ! Nous étions quatorze camarades et huit sont morts.

– Vous avez raison. Vous avez eu de la chance, dis-je.

– J'étais à l'hôpital de Corte. Je vois passer une jeune infirmière. Elle portait un seau avec une jambe coupée...

– Ah ! Mon Dieu !

– C'était une jeune fille de Corte. Le personnel était venu à manquer et on avait demandé de l'aide à la population. Elle s'était portée volontaire. Un ou deux ans plus tard, je l'ai épousée. »

Je notai, sans la relever, l'imprécision charmante.







Quai d'Ajaccio, nuit du 12 au 13 septembre 1943.
Le *Casabianca* débarque les "109 du bataillon
de choc" en provenance d'Alger.

« Je suis resté deux mois en Corse, entre le 13 septembre et le 11 novembre 1943. Les Allemands de Rommel, qui venaient de Tunisie, étaient passés par la Corse pour rallier l'Italie. Ainsi, le 3 octobre, j'ai participé à la Libération de Bastia. Nous étions passés par le littoral sans tirer un coup de feu. Les goudiers avaient essuyé le pire, par le col de Teghime, entre Saint-Florent et Bastia. Si vous allez en Corse, vous verrez, il y a un très joli monument...

– Mais j'habite Saint-Florent ! Je connais Teghime et ce monument dont vous parlez...

– Alors, vous connaissez Oletta aussi ?

– Oui, bien sûr !

– J'avais une fiancée à Oletta...

– Une autre fiancée ?

– Oh ! Vous savez, nous avions une fiancée dans chaque village...

– Mais vous ne les épousiez pas toutes ! Revenons à Bastia. Quels souvenirs gardez-vous de la Libération ?

– Nous avons assisté de loin au bombardement de la ville. Les Américains jetaient des bombes qui faisaient des lumières vertes, jaunes, rouges... C'était très joli ! Mais enfin, les Bastiais ont beaucoup souffert. La sous-préfecture avait été bombardée en pleine ville. Tout était dévasté. Nous étions préoccupés par notre paquetage. Nous ne nous en sommes pas beaucoup soucié.

– Vous venez d'Algérie, comment vous a paru la Corse ? Avez-vous été étonné de la diversité des paysages ? Y avait-il des points communs avec votre région ?

– On ne pensait qu'à la guerre, pas au paysage. On n'y faisait pas attention. On laissait les idées de côté. On ne pensait qu'à massacrer le type de vingt ans qui était en face, et lui devait aussi penser la même chose...

– Je sens une certaine tristesse dans cette phrase. Vous le regrettez ?

– Parfois, j'aimerais ne plus me rappeler, mais parfois, j'y pense. Mes enfants ne savent pas. Ils m'en veulent.

– Pourquoi se taire ?

– Les bons souvenirs sont assez rares. Le reste, je préfère le garder in petto. Quand on m'a décoré...

– Quelle était cette décoration ?

– On m'a remis la cravate de commandeur de la Légion d'honneur...

– C'est une très haute distinction...

– Oui, c'est assez rare. Mes enfants ont découvert un autre homme, une autre vie. Mon fils, celui qui est médecin à Périgueux, m'en a un peu voulu de ne rien savoir de cette vie-là.

– Où vivez-vous, Monsieur ?

– À Cabestany, c'est un village près de Perpignan.

– Êtes-vous retourné en Algérie ?

– Pour certaines missions dont je parle rarement. J'ai revu les lieux de mon enfance. C'était émouvant. Votre ami, le photographe, m'a proposé d'y retourner, mais quand on est âgé, la nostalgie est plus difficile à supporter. J'étais de Mostaganem, près d'Oran. Je jouais au foot, j'y ai fait mes études. J'avais obtenu la première partie du bac en pompant les sciences sur une fille. Diplôme en poche, j'étais entré dans l'œnologie... C'est loin, tout ça !

Je le remercie, lui demande son adresse pour lui envoyer ce texte, lui promets aussi qu'un exemplaire du livre lui sera adressé.

« Vous savez, je ne lis pas beaucoup, *Le Canard enchaîné*, *Le Nouvel Obs*, *L'Express*, pas de romans. Sauf un, qui m'a accompagné toute ma vie : *Voyage au bout de la nuit*. Vous l'avez lu ?

– Oui. C'est un grand livre...

– Ah ! Vous l'avez lu ? C'est un livre difficile. Ma femme et mes enfants n'ont jamais réussi à le lire. Moi, j'ai rencontré Céline...

– Racontez-moi !

– J'étais au Val de Grâce pour ma jambe. Je savais que Céline habitait Meudon. J'y suis allé. Il a accepté de me recevoir, sans doute à cause de mes béquilles. Céline, vous savez, il était vraiment comme on a dit. Il avait un pull-over boutonné avec des épingles à nourrice. On a bavardé. Il m'a signé un bouquin, pas le *Voyage*... Un autre... Je ne sais plus ce que j'en ai fait. Mais vous savez, après *Mort à crédit*, il avait écrit cette saloperie contre les juifs... Mais c'est une autre histoire... »